



POUR LE III. DIMANCHE  
DE L' A V E N T.

*Sur l'Homme.*

Tu quis es? *Qui êtes-vous?* Joan. c. I. v. 19.

**A**PRÈS vous avoir entretenu deux Dimanches de suite, mes chers Paroissiens, sur une vérité dont la seule pensée a fait trembler les plus grands Saints, & converti quelquefois les plus grands pécheurs; je désespérerois, pour ainsi dire, de votre salut, si vous aviez écouté de sang-froid tout ce que la raison & la foi nous apprennent touchant le jugement de Dieu & la sévérité de sa justice. Mais je pense trop bien de vous, pour ne pas me persuader que jettant un coup d'œil sur votre personne & sur les années de votre vie, vous avez tremblé, au moins un instant, à cause de l'examen que doit en faire le souverain Juge, & du compte rigoureux que vous avez à lui rendre. Daigne le pere des miséricordes nourrir & fortifier en vous le fruit de sa parole divine. C'est dans cette confiance que je viens vous faire aujourd'hui la question que les Juifs firent autre-

fois à saint Jean-Baptiste. Qui êtes-vous ? *Tu quis es ?* Si quelque personne inconnue entroit maintenant dans cette Eglise, & que prenant chacun de vous en particulier, il lui demandât : qui êtes-vous ? Ah ! que d'orgueil & de vanité dans les uns ! que de plaintes & de murmures dans les autres ! que de dissimulation & de mensonges dans tous ! Notre grand malheur est de ne point assez réfléchir sur ce que nous sommes par notre nature, & indépendamment de ce qui nous élève au-dessus ou nous abaisse au-dessous des autres ; de ne point assez réfléchir sur ce que nous sommes devant Dieu & selon Dieu ; nous arrêtant beaucoup trop à ce que nous sommes dans le monde & suivant le monde. Je suis homme, je suis chrétien : voilà ce qu'il m'importe de sçavoir & de bien sçavoir : voilà le point de vue sous lequel je dois m'envisager & me considérer moi-même.

## PREMIERE RÉFLEXION.

QUE vous soyiez riche, ou que vous soyiez pauvre, d'une famille distinguée ou de la lie du peuple ; élevé au-dessus des autres ou placé au-dessous de tous ; que vous ayez de la réputation, des honneurs, des charges ; ou que n'ayant rien de tout cela, vous viviez dans l'obscurité, dans l'oubli & le mépris des hommes ; maître ou valet, logé dans un palais, ou caché dans

une chaumière ; vêtu d'habits précieux ; ou couvert de haillons ; regorgeant de biens ou mourant de faim ; sain ou malade ; enivré de plaisirs ou accablé de douleur ; tels que puissent être en un mot votre état , votre sort , votre portion sur la terre , tout cela ne change rien à votre nature ; vous n'en êtes ni plus ou moins un homme ; c'est-à-dire , une créature douée de raison & d'intelligence : le reste vous est étranger. Votre ame a beau s'attacher , se coler aux biens de ce monde ; ces biens-là ne sont pas vous. Vos domaines , vos troupeaux , votre charge , votre réputation ne sont pas vous. La richesse ou la pauvreté de votre maison , de vos habits , de vos meubles , de votre table , ne sont pas vous. Les louanges qu'on vous donne , les honneurs qu'on vous rend , les plaisirs qui vous environnent ne sont pas vous. La misère qui vous accable , les chagrins qui vous dévorent , les mépris que vous essuyez , les injures dont on vous charge , les douleurs qui vous tourmentent , tout cela , tout cela n'est point vous ; & tant que vous ne jetterez les yeux que sur ces choses-là , vous ne vous connoîtrez jamais vous-même. En venant au monde , vous étiez une créature raisonnable , & rien de plus. En sortant du monde vous serez une créature raisonnable , & rien de plus. Vous êtes sorti nud du sein de la terre , notre mere  
commune ,

commune, & vous y rentrerez dénué de tout. Il faut donc, pour vous bien connoître, fermer premièrement les yeux sur ce qui vous environne de quelque maniere que vous en foyez affecté; fixer ensuite vos regards sur cette ame raisonnable qui vous distingue des animaux, & ne faire attention à tout le reste, que pour examiner si vous en usez comme doit en user une créature raisonnable.

Or, pour peu que nous voulions réfléchir sur les facultés de notre ame, nous sentirons aisément que l'homme est vraiment l'image de Dieu. Nous trouverons dans notre raison l'image & comme un rayon de sa lumiere divine. Il y a dans l'homme une sagesse, une prévoyance, une justice, une bonté, une puissance qui ne peuvent venir que de Dieu, & qui sont visiblement une participation de sa sagesse, de sa providence, de sa justice, de sa bonté, de sa puissance éternelle.

Arrêtez-vous ici un instant, mes Freres, & voyez donc ce que c'est que l'homme. Il pense; ce n'est point assez, il réfléchit sur ses idées, il les considere, les pése, les combine, les arrange & connoît les rapports qu'elles ont les unes avec les autres. Sa pensée vole, pour ainsi dire, dans un clin d'œil, d'un bout à l'autre de la terre: elle se promene dans les cieux & en mesure l'étendue: elle descend dans les abîmes

de la mer & en sonde la profondeur : elle s'étend en arriere, & voit le passé comme s'il étoit présent : elle se porte sur l'avenir par sa prévoyance & la justesse de ses conjectures. Fouiller, déterrer, découvrir ce qu'il y a de plus caché dans les vérités de la nature; concevoir ce qu'il y a de plus parfait & de plus sublime dans les vérités de la morale; enfanter, multiplier, accumuler des volumes innombrables sur toute sorte de matieres : qu'est-ce donc que cette intelligence qui veut tout connoître ? Cette flâme qui pétille, s'élève, s'étend, s'efforce de pénétrer par-tout. Peut-on y méconnoître l'image de l'Intelligence suprême, dont le regard éternel voit tout à-la-fois ce qui a été, ce qui est, ce qui sera, ce qui ne sera point, ce qui peut ou ne peut pas être ?

Joignez à l'intelligence & à la pénétration de l'esprit humain, la sagesse de ses réflexions, la prudence qu'il fait paroître, soit dans sa propre conduite, soit dans la conduite des autres. Lisez, je ne dis pas ce que l'Esprit Saint a dicté à Salomon, sur les principes de la vraie Sagesse : mais ce que les Païens en ont découvert par les seules lumières de la raison : ce qu'ils ont pensé, ce qu'ils ont enseigné à leurs Disciples. Représentez-vous ensuite quelqu'un de ces hommes qui se sont fait ou se font remarquer par une prudence consommée, prudence qui paroît dans leurs actions, dans

leurs paroles , dans leur démarche même , & dans tout leur maintien extérieur. Prudence qui regle leur maniere de parler & d'agir avec leurs amis , leurs ennemis , les étrangers , leurs proches , leurs supérieurs , leurs inférieurs , dans la joie , dans l'affliction , dans les circonstances différentes & les divers événemens de la vie. Prudence , sagesse qui brille dans leurs yeux , qui repose sur leurs lèvres , qui éclate sur leur front , qui paroît luire & se répandre sur leur visage , dit l'Esprit Saint : *Sapientia hominis lucet in vultu ejus*. N'est-ce pas là une raison de cette sagesse profonde , qui est en Dieu , & dont nous trouvons dans tous ses ouvrages des traces si aimables & si touchantes ?

Dans quelle source l'homme a-t-il puisé ? qui est-ce qui lui a dicté les principes de la justice sur lesquels se trouve fondé tout ce qu'il y a de vrai , de bon , d'utile , de saint , de respectable dans les loix que les hommes ont faites pour régler les devoirs de la vie civile , pour conserver les droits de chaque particulier , pour maintenir l'ordre dans la société générale & dans chaque société particulière ? Ayant pour but de rendre à chacun ce qui lui appartient , récompensant les uns , punissant les autres , donnant le branle & le mouvement à tous les états , & réglant la marche de tous les membres qui les composent.

D ij

D'où vient à l'homme ce sentiment intérieur par lequel il distingue ce qui est bien d'avec ce qui est mal ; ce qui est juste d'avec ce qui ne l'est pas ? D'où lui vient cette conscience qui se recrie & se révolte dans certaines occasions , qui dans d'autres s'applaudit & goute un plaisir secret , n'eût-elle d'autre témoin de sa vertu qu'elle-même ? La justice des hommes n'est-elle pas visiblement l'image de la justice de Dieu ? Et la satisfaction intérieure , le repos , la joie d'une conscience pure , ne nous donnent-ils pas , au moins , une foible idée du repos & du bonheur souverain que vous trouvez , ô être infiniment parfait , dans la contemplation de vous-même ?

Mais cette bonté de cœur , qui rend un homme de bien si aimable , si cher à tous ceux qui l'approchent , qui en dépendent , dont il dépend , ou qui ont affaire à lui ; cette bonté qui le rend également sensible au bien & au mal de son semblable ; qui se réjouit avec les uns , s'afflige avec les autres , s'intéresse aux malheurs & au bien-être d'un chacun. Cette bonté qui souffre tout , pardonne tout , & ne sçait point se venger ; qui embrasse les ennemis comme les amis , qui ne conserve le souvenir d'une injure que pour faire durer le plaisir intérieur qu'elle a goûté en la pardonnant. Cette bonté qui se faisant tout à tous , rend les grands si affables envers les petits ,

les abbaïsse, les penche vers eux, & s'en fait pour ainsi dire adorer ? Qu'est-ce que cette bonté ? D'où est-elle venue dans le cœur humain, si le cœur humain ne porte point l'empreinte de la main bienfaisante qui le forma, qui le pétrit, si j'ose m'exprimer de la sorte, avec quelques gouttes de cette source infinie de bonté qui se répand sur tous les êtres, qui embrasse tous les hommes dans ses entrailles, qui fait luire son soleil sur les méchans ainsi que sur les bons, & qui remplit de ses bénédictions toute ame vivante ?

A cela, mes Freres, joignez cette autorité, cet empire que l'homme exerce non-seulement sur son propre corps, qui est comme une espece de petit univers, dont il meut & gouverne à son gré, les différentes parties ; mais encore sur toutes les créatures qui sont à sa disposition. Il les unit, les désunit, les élève, les abbaïsse, les augmente, les diminue : il pourvoit à leur conservation, il les aide à se multiplier ; il assemble, il divise, il dissout, il pétrifie, il durcit, il amollit. Combien de formes différentes ne leur donne-t-il pas ? Avec quelle prodigieuse variété ne les combine-t-il pas les unes avec les autres pour les faire servir à ses besoins, ou à ses plaisirs ? Nous sommes nourris, nous sommes logés, nous sommes vêtus, nous éclairons les ténèbres de la nuit. D'où vient tout ce-

D iij

la ? De la terre qui produit tout : mais ces productions , que de formes ne reçoivent-elles pas sous nos mains ? Ces productions sont-elles reconnoissables ? Et n'y en a-t-il pas une infinité dont la plupart des hommes se servent sans sçavoir comment elles ont pris la figure sous laquelle elles lui paroissent si utiles ou si agréables ?

N'entrons pas dans un détail qui seroit inépuisable. Bornons-nous à ce qu'il y a de plus commun , & jetez les yeux sur la charpente , les planchers , les meubles de votre maison. Y reconnoissez-vous les arbres , à l'ombre desquels vous vous êtes assis ? Voyez cette belle étoffe , qui ressemble à un parterre émaillé de fleurs. Y reconnoissez-vous ce fil imperceptible que vous avez vu vomir à une chenille dégoutante , dans la blancheur & la finesse de cette aube dont vous me voyez revêtu ? Dans les feuilles de ce livre que vous tenez dans vos mains , reconnoissez-vous cette plante grossière de lin ou de chanvre que vous cultivez & recueillez annuellement dans vos terres ? Dans les vêtemens qui vous couvrent de la tête aux pieds , reconnoissez-vous la laine ou la peau des animaux que vous avez vu naître , que vous avez nourris , élevés , qui ne vivent & ne meurent que pour vous ? Oui , mon Dieu ! l'adresse , la force , l'industrie que vous avez données à l'homme sont vraiment l'image de cette puissance ,

qui de rien a fait toutes choses, & il semble que pour rendre cette image plus sensible, vous nous ayez permis de vous surpasser & de rencherir sur la beauté de vos propres ouvrages.

Imaginons à présent, mes Freres, & supposons pour un instant, que tout ce qu'il y a de juste, de bon, de grand, de beau, d'aimable ou d'admirable dans la nature & la raison humaine, se trouve réuni dans un homme qui rassemble en lui tout ce que la sagesse a de plus profond, tout ce que les sciences ont de plus lumineux, tout ce que les arts ont de plus rare, tout ce que la justice a de plus saint, tout ce que la bonté a de plus touchant : un homme enfin, qui joigne tous les talens & toutes les connoissances à toutes les vertus. Qui est-ce qui ne s'écriera point avec S. Augustin : (*in Ps. 8.*) ô homme ! vous êtes un ouvrage magnifique ! le chef-d'œuvre du Créateur, & son ouvrage par excellence.

Lisez dans l'histoire ancienne & moderne, la vie de ces Personnages illustres qui ont été l'admiration de leur siècle, & dont la vie a fait tant d'honneur à l'humanité. Quelle noblesse ! quelle élévation dans les sentimens ! quelle grandeur d'ame ! quelle générosité ! quelle bonté ! quelles entrailles ! Ne sont-ce pas là comme autant de rayons de cette lumière que le souffle du Créateur a répandu sur l'esprit & dans le cœur de

l'homme ? Lumière précieuse, dont l'éclat rejaillit jusques sur notre visage, suivant la parole d'un Prophète: *Signatum est super nos lumen vultus tui*. Ce visage sur lequel viennent se peindre & paroissent comme dans un miroir, les mouvemens de notre ame: ces yeux qui dans un moment de joie ou d'affliction, s'élevent naturellement vers le ciel: cette bouche qui dans certaines occasions s'ouvre d'elle-même pour invoquer notre pere commun. Tout cela n'annonce-t-il pas une créature descendue du ciel, & dont vous seul êtes la fin dernière, ô mon Dieu! comme vous seul êtes son principe ?

Mais l'activité de cet esprit dont les connoissances les plus étendues ne font qu'augmenter la curiosité; qui compte pour rien ce qu'il sçait, en comparaison de ce qu'il voudroit sçavoir encore; la capacité de ce cœur, qui se dilate, s'élargit à mesure qu'il croit se satisfaire; ne prouvent-elles pas qu'il faut à notre esprit aussi-bien qu'à notre cœur, quelque chose d'infini pour les contenter pleinement l'un & l'autre? Les efforts que nous faisons pour chercher la vérité ou pour trouver le bonheur, ne sont-ils pas semblables au mouvement continu d'une flamme vive qui s'éleve & s'efforce de s'échapper vers son centre? Le centre de l'esprit humain est donc une vérité éternelle? le centre du cœur humain

est donc un bien infini ? L'esprit & le cœur de l'homme , c'est-à-dire son ame , ont donc la divinité pour centre ? elle en a donc été détachée ? elle en est donc sortie ? elle en est donc comme le souffle ? & si j'osois , m'exprimer ici avec un Auteur Païen , notre ame est donc en quelque sorte une portion de la Divinité elle-même ?

N'en difons pas davantage , & concevez , si vous le pouvez , comment après cela , des hommes qui veulent passer pour sages , qui se vantent d'avoir des lumieres supérieures , qui se piquent de raisonner juste & prétendent sçavoir ce qu'ils disent , lors même que personne ne les entend , & qu'ils ne s'entendent pas eux-mêmes , ont néanmoins la hardiesse d'imaginer & d'avancer que l'homme n'est dans le fond , qu'un animal comme les autres ; que le plus parfait des hommes ne diffère du plus stupide des animaux que par la différence des organes. Avoir le front de comparer les opérations machinales & uniformes des bêtes avec la sagesse & la variété , qui éclatent dans les opérations humaines ; c'est mettre les hommes au-dessous des bêtes , puisque celles-ci font dès en naissant , ce qu'elles doivent faire toute leur vie ; au lieu que les hommes ne sçavent & ne connoissent que ce qu'ils ont appris. Il faut donc dire , ou que la science de l'homme n'est point une science , ou que les animaux ont la science infuse.

D V

Ah! vraiment oui, l'homme est semblable, & n'est malheureusement que trop semblable aux bêtes, pendant que la raison le distingue & l'éleve infiniment au-dessus d'elles; l'abus qu'il fait de cette raison le dégrade, le ravale & le met beaucoup au-dessous. Voilà, sans doute, ce qu'il y a de plus étonnant, & sur quoi nous ne sçaurions assez gémir. *Homo, cum in honore esset, non intellexit: comparatus est jumentis insipientibus, & similis factus est illis.*

#### SECONDE RÉFLEXION.

N'EST-IL pas étonnant en effet, que l'homme qui est sorti de Dieu, & qui s'arrêtant à peine un instant sur la terre, se presse de retourner à lui, s'occupe néanmoins de toute autre chose que de son origine & de sa dernière fin? N'est-il pas étonnant que les uns ne se considèrent eux-mêmes que pour s'enorgueillir de leur élévation, pour contempler leurs richesses, ou s'applaudir de leurs talens, les autres pour se plaindre de leur pauvreté, pour exagérer leur misère, déplorer leur sort, se désespérer dans leurs afflictions; & que personne ou presque personne ne réfléchisse sur la dignité de son ame, sur l'excellence de sa nature, sur la noblesse & la grandeur de ses destinées. Venons aux détails, parcourons les conditions différentes & reconnoissons enfin toute l'irrégularité de notre conduite. Ce

que nous difons, tout le monde le fait, chacun le voit : eh ! que peut-on dire que tout le monde ne fache ? on le fçait, on le voit ; mais fans réflexion, fans conféquence & comme fi on ne le voyoit pas.

Il ne nous appartient pas, mes Freres, d'examiner les actions & la vie des perfonnes que la Providence a établies pour nous gouverner. Ceux qui *portent* & foutiennent *le poids de l'univers* ne doivent attendre de nous que l'hommage fincere du refpect de la fidélité, de l'obéiffance qui leur font dûs : nous bornant à prier fans cefse pour eux fuivant l'efprit de l'Eglife, afin que Dieu les éclaire & leur apprenne à donner au gouvernement de leur ame, autant d'attention qu'ils en donnent à la conduite de ceux qui leur font fournis ; que la grace les fortifie & leur faffe mettre en œuvre pour conquérir un royaume éternel, la fageffe & l'intelligence qu'il leur a données en les élevant & les mettant à la tête de fon peuple. Après cette obfervation fut laquelle on ne fçauroit trop infifter, parce qu'il eft néceffaire plus que jamais de rappeler les hommes aux fentimens de fuffiffion, de refpect & d'amour que la raifon auffi bien que la Religion nous prefcrivent à l'égard de ceux qui font préposés pour nous conduire, permettez-moi de parcourir ici brièvement, finon toutes les conditions, au moins les principales, de

maniere cependant que ceux dont nous ne parlerons pas, puissent aisément s'appliquer ce que nous dirons aux autres.

Vous vous êtes acquis dans le barreau & dans les fonctions de la magistrature, Monsieur, une réputation distinguée. Il y a trente ans que vous étudiez les loix ; vous en connoissez l'esprit, vous en développez tous les sens, & vous en faites dans la pratique les applications les plus justes. Vous allez au-devant de toutes les difficultés, vous répandez la lumiere dans les affaires les plus embrouillées. Vos décisions préviennent toujours la sentence du juge ; souvent elles en font la règle. Vous mettez dans le plus grand jour, & vous présentez sous le côté le plus favorable les raisons qui viennent à l'appui des causes que vous êtes chargé de défendre. Il y a dans vos plaidoyés une éloquence vive & moëlleuse qui ébranle doucement les esprits & les persuade. Les mauvaises raisons dans votre bouche prennent un tour séduisant ; les foibles ont une force singuliere, & les bonnes triomphent invinciblement des Juges les plus prévenus contre votre cause. Vous avez un nom, & vous faites très-bien vos affaires. Loué soit Dieu qui vous a donné des talens ; vous les avez cultivés par un long & pénible travail ; vous en recueillez les fruits ; cela est juste.

Je ne demande point si vous n'êtes pas

enflé de ces talens ; si vous ne les voyez pas avec trop de complaisance ; si ce que vous valez de ce côté-là , n'est pas la chose du monde que vous ignorez le moins ? ce n'est pas là ce que je demande. Je ne demande point si vous êtes volontiers l'avocat du pauvre , de la veuve , de l'orphelin , de celui qui est presque toujours la victime de l'injustice & la proie du plus fort , par la seule raison qu'il n'a pas le moyen de se défendre. Aux yeux d'une belle ame le bon droit joint à l'impuissance de le faire valoir , est de tous les titres les plus respectables , la plus forte de toutes les recommandations ; il fait infiniment plus d'impression que l'or & l'argent sur un cœur vraiment ami des hommes & de la justice. Je ne demande point si pendant le tems qui vous est donné pour vous délasser à la campagne , vous cherchez à pacifier les différends qui s'y élèvent parmi les gens du peuple qui plaident souvent faute de s'entendre , excités même quelquefois par les membres ignorans & toujours affamés de ces petites Justices subalternes , qui vivent de chicanes & de l'ignorance d'autrui , consomment en frais leurs Parties sans qu'elles en soient pour cela plus avancées. Heureux celui qui est à même de faire régner la justice & la paix parmi ses semblables ; mais ce n'est pas là de quoi il s'agit maintenant.

Je demande si vous avez donné à l'étude de vous-même autant d'application que vous en avez donné à l'étude des loix & de votre profession. Avez-vous tourné, retourné, feuilleté, pour ainsi dire, votre ame ; comme une espece de code dans lequel sont gravées toutes les loix que votre créateur, votre maître, votre juge vous a prescrites, & auxquelles vous êtes indispensablement obligé de vous conformer ? Avez-vous parcouru ce code vivant pour en faire la regle de votre vie ? Avez-vous approfondi les principes de cette raison qui vous distingue des animaux, & qui bien examinés & discutés de bonne-foi, dissipent les ténèbres que les passions, les préjugés, les fausses maximes du monde répandent dans notre ame ? Y avez-vous découvert toutes les branches, tous les rapports de cette loi intérieure qui condamne les mouvemens de l'orgueil, par la raison que l'homme n'ayant rien de bon par lui-même, ne peut s'enorgueillir de rien ? Les faillies & les efforts de l'ambition, par la raison que l'homme vivant en société avec ses semblables, & ne vivant point pour lui-même, doit remplir tout uniment les devoirs de l'état où la Providence l'a placé, sans autre motif que la gloire de Dieu & le bien public ? Les bassesses de l'avarice, par la raison que l'homme valant mieux que l'or & l'argent, il ne doit point

en être l'esclave ? Toutes les especes d'impudicités , parce qu'il n'y en a aucune qui ne soit contraire au bon ordre prescrit par la nature , & qui ne fasse rougir la raison ? Je n'entre point dans un plus grand détail : on vous consulte & vous décidez , vous jugez. Mais vous-même consultez-vous en tout les lumieres de votre conscience : Vous plaidez & vous gagnez votre cause : mais seriez-vous dans ce moment en état de plaider & de gagner devant Dieu la cause , la grande cause de votre éternité ?

Ah ! mes Freres , mes Freres : je ne le dissimule point , je le sens , je l'avoue ; & je dirai donc ici hautement , à ma confusion , ce que vous dites tout bas pendant que je parle : & vous Pasteur , qui vous donnez tant de peine pour connoître les ames qui composent votre troupeau , vous donnez-vous les mêmes soins pour connoître la vôtre ? La regardez-vous comme une paroisse plus étendue encore & plus difficile à gouverner que celle dont vous êtes chargé ici ? Vous étudiez nos inclinations ; mais étudiez-vous les vôtres ? Vous êtes en état de rendre compte des vices & des vertus de vos paroissiens ; mais avez-vous cherché , avez-vous découvert dans votre ame le germe des vertus & des vices qui font la matiere de vos instructions ? ... Ah ! mes chers Enfans , n'en dites pas davantage : mais tremblez & priez pour nous : hélas ! que n'avons-nous

pas à craindre , misérables que nous sommes , pendant que l'Apôtre saint Paul , ce modele achevé de la tendresse & de la sollicitude pastorale , trembloit pour lui-même , & craignoit d'être reprové après avoir travaillé si efficacement & si glorieusement à la conversion de tant de peuples.

Oui , mes Freres , oui , nous l'avons étudiée notre ame , & c'est-là ce qui nous a aidé à connoître la vôtre. Malheur à nous si , comme celui qui s'étant regardé dans un miroir , oublie l'instant d'après quels sont les traits de son visage , nous ne prenons pas de notre ame tous les soins dont elle est digne par sa nature , & que ses besoins exigent. Mais enfin la vérité , quand même celui qui la prêche ne la pratiqueroit point , n'en est pas moins la vérité.

Quelle impression ne feroit-elle pas sur nos esprits & sur nos cœurs , si nous voulions y réfléchir , l'approfondir & nous l'appliquer ! Oui , Monsieur , vous deviendriez un Saint dans cet état qui paroît si dangereux pour le salut , & dans lequel , selon vous , le salut est une chose presque impossible : vous deviendriez un Saint dans l'exercice des armes , au milieu du tumulte de la guerre , si vous étiez aussi flatté de la noblesse de votre ame que vous êtes flatté de la noblesse de votre profession. Si vous étiez aussi ardent à la défendre contre les artifices & les attaques de ses ennemis , que vous

êtes ardent à défendre les intérêts & la gloire de votre Prince : si vous vous montriez aussi brave, aussi intrépide quand il s'agit de combattre & de vaincre vos passions, vos préjugés, le respect humain, le faux point d'honneur, que vous paroissez l'être, & l'êtes effectivement, quand il faut aller à la tranchée, à l'assaut ou à la bataille. Si vous étiez aussi touché de la gloire qu'il y a à se vaincre soi-même, à conserver son ame pure & innocente, que vous êtes flatté de celle que l'on acquiert dans votre état. Si vous saviez manier les armes spirituelles que la religion vous fournit pour conquérir le royaume du ciel, avec autant d'adresse que vous maniez le glaive que le Dieu des armées a mis dans la main des Rois. Si vous connoissiez l'usage de ce bouclier mystérieux dont parle l'Apôtre saint Paul ; il veut dire les vérités de la foi ; bouclier impénétrable contre lequel viennent se briser & se perdre les traits enflammés de l'ennemi. Si vous couvriez votre tête de ce casque salutaire à quoi le même Apôtre a comparé la vigilance, l'esprit de sagesse & de précaution ; si vous souvenant que la vie de l'homme sur la terre est une guerre continuelle, vous y apportiez les sentimens, les dispositions, l'adresse, la valeur par lesquels vous cherchez à vous distinguer dans une guerre bien moins importante. Croyez-moi, Monsieur, vous

acquerriez devant Dieu une couronne immortelle, & vous y travailleriez tout de bon, si vous réfléchissiez sérieusement sur la dignité de cette ame qui vient de Dieu, qui est son image, & qui doit retourner à lui.

Eh ! vous savez si bien commander, & si bien obéir vous-même quand il est question du service ; d'où vient que vous êtes si peu curieux d'obéir à Dieu, & de commander à vos passions ? Quel dommage que des ames comme les vôtres, dont le caractère paroît être la droiture, la franchise même ; qui ont une façon de penser & des sentimens si nobles ; qui sont disposées à tout sacrifier pour le service du Roi & le bien de l'État, se dépouillent en quelque sorte de toutes ces belles qualités quand il s'agit du service de Dieu ? Qu'elles n'ayent plus alors ni franchise, ni bonne-foi, ni générosité ? Qu'elles s'oublient au point de se prostituer aux passions les plus honteuses, d'abandonner quelquefois tout exercice de Religion, peut-être la Religion elle-même ? qu'elles ayent la foiblesse de n'oser paroître vertueuses, & qui pis est, faire gloire de ne pas l'être ? Ah ! Messieurs, Messieurs, qui vous occupez si fort de votre naissance, de votre rang, de votre mérite & de votre avancement dans le service, oubliez-vous donc tout-à-fait que vous avez une ame faite à l'image de Dieu, & que vous ne vivrez pas toujours ?

Mais les préjugés vous aveuglent , & le torrent vous entraîne. Daigne le Pere des miséricordes ouvrir vos yeux & toucher vos cœurs par les charmes invisibles de sa grace. Puisse-t-il vous couvrir de son bouclier , au milieu des dangers qui vous environnent , & de toutes les morts qui vous menacent , conserver & prolonger votre vie jusqu'à ce tems où l'on voit plusieurs d'entre vous rentrer de si bonne-foi dans le chemin de la vertu , & donner le spectacle édifiant d'une piété d'autant moins suspecte , que vous êtes moins soupçonnés de manquer de droiture , & moins capables de dissimulation.

Il est un certain état & une certaine espèce d'hommes en faveur desquels nous n'oserions pas nous exprimer d'une manière si honnête & si consolante : une espèce d'hommes chez qui la droiture & la bonne-foi sont presque toujours sacrifiées à l'esprit d'intérêt , à la soif de l'or qui les aveugle & les enforcelle. Il y a sans doute dans toutes les parties du commerce , & dans tous les emplois de la finance , des hommes vertueux & respectables qui ne perdent jamais de vue les principes d'équité naturelle qui sont gravés & innés dans notre ame ; qui sont communs à tous les peuples & à tous les siècles, mais je dis : les hommes ne sont jamais moins hommes que lorsqu'ayant été à même par leur vaca-

tion & leur emploi , de tromper , frauder , piller ; ils en ont enfin contracté l'habitude au point qu'ils emploient tout ce qu'ils ont de raison , d'intelligence , d'adresse & de capacité , pour enterrer leur ame toute entiere dans un abîme inépuisable d'artifices & de friponneries. Qu'ils se disent eux-mêmes , où est leur entendement ? où sont leurs pensées ? où est leur cœur ? où sont leurs desirs ? Dans leurs magasins , dans leur comptoir , dans leurs bureaux , dans leurs livres & leur coffre-fort. De quoi s'occupent-ils du matin au soir , & d'un bout de l'année à l'autre ? De leurs emplettes , de leurs ventes , de leurs profits & des moyens de les augmenter : de quelque maniere que cela se fasse , tout leur est bon. Ils n'ont des yeux & des oreilles , des pieds & des mains , une tête , un esprit , un cœur , que pour amasser. Ce ne sont pas des hommes , ce sont des harpies voraces & insatiables , des sang-sues qui ne disent jamais c'est assez , lors même qu'elles sont pleines du sang qu'elles ont sucé à droite & à gauche , qu'elles en sont toutes rouges , & le regorgent.

L'impression & le débit de cet ouvrage me produira dix mille francs de profit net : c'est un excellent coup à faire : mais c'est un ouvrage contre les mœurs ; vous serez responsable devant Dieu de toutes les ames qu'il perdra infailliblement. C'est un ou-

vraie plein d'impieété qui fera peut-être plus d'incrédules qu'il ne vous produira de liards. C'est du poison que vous vendez à gens qui ne l'achètent & ne peuvent l'acheter que pour s'empoisonner & se pervertir, Vous blessez non-seulement la Religion, mais la probité, l'honneur, les sentimens d'humanité que nous devons avoir les uns pour les autres, les devoirs d'un citoyen honnête, qui loin de nuire au bien de la société, doit au contraire y contribuer en ce qu'il peut dans son état, & de toutes ses forces. Comptez-vous tout cela pour rien ? Pour rien au monde : ce qu'on appelle des ames, des mœurs, des principes de Religion, de probité, d'humanité, sont des mots que je n'entends point : tout ce que j'entends & veux entendre, c'est que tant d'exemplaires me produiront tant, & que je n'oublierai rien pour les multiplier & les vendre. Le Ministere aura beau crier ; la Police aura beau faire : malgré toutes les défenses, toutes les recherches, toutes les poursuites, j'imprimerai, je débiterai, je m'enrichirai ; voilà ce qu'il dit ; s'il ne le dit point, il le fait ; & au lieu d'employer l'esprit que Dieu lui a donné à réfléchir sur ce qu'il y a d'affreux dans une pareille conduite, il l'emploie à chercher, à imaginer les moyens de réussir dans son entreprise. Le mensonge, le parjure, la fourberie, tous les artifices d'une ame vendue au dé-

mon de l'intérêt sont mis en usage. Il pourroit se servir de ses talens, de son industrie, de son adresse, pour trouver quelque autre moyen de gagner sa vie, d'établir sa famille, & de faire ses affaires; il ne s'en sert que pour consommer le mal dont il a formé le projet; & toutes les puissances de son ame s'appliquent à perdre son ame avec celle des autres.

Appliquez à proportion le même raisonnement, non-seulement aux usuriers, aux avarés, à tous les commerçans, qui ne connoissent d'autre loi que leur intérêt; mais encore, & sur-tout à ceux dont le métier & la vacation ne servent qu'au luxe & au libertinage: de quoi ne s'avise-t-on pas? Que n'a-t-on pas imaginé pour favoriser les passions, corrompre les mœurs, & faciliter la perte des ames? Je ne puis, ni n'ose tout dire; mais je dis, en un mot, & il est visible, que l'abus des arts & de l'industrie des hommes, les deshonne & les avilit autant & plus encore, que leur invention ne leur fait honneur.

Depuis quarante ans que n'ayant rien au monde, ou fort peu de chose, vous fûtes employé à six cent livres d'appointement dans ce bureau, où vous avez fait depuis tant de progrès, & qui vous a conduit à cinquante mille livres de rente; depuis quarante ans, Monsieur, combien de minutes avez-vous employé à réfléchir sur

la nature & la dignité de votre ame, sur ses devoirs & son éternité? Vous êtes devenu fort habile dans cette profession, ou si vous voulez dans ce métier, qui de la chose la plus simple, a fait la chose la plus compliquée, la plus embrouillée. Vous êtes consommé dans l'art de faire valoir les droits du Prince, de les multiplier, & de vous engraisser à la faveur des ténèbres qui couvrent la marche tortueuse de vos opérations. Voilà l'usage que vous avez fait de votre esprit & de vos talens. Les avez-vous jamais appliqués à vous étudier & à vous connoître? Avez-vous jamais compté, vous qui comptez si bien; avez-vous jamais compté les graces que Dieu vous a faites, les bonnes pensées qu'il vous a données, les remords par lesquels il a voulu troubler & allarmer votre conscience? Avez-vous compté par vos doigts les années de votre vie; les injustices, les iniquités dont vous l'avez souillée? Ouvrirez-vous les yeux, enfin, pour voir la main de ce Dieu terrible, qui voit tout, & juge les justices mêmes? La voilà, la voilà cette main; elle s'avance, & va bientôt, suivant la menace d'un Prophète, vous ouvrir les entrailles, & en arracher cet or, cet argent, qui est le prix de l'ame qu'il vous avoit donnée, & que vous avez vendue.

Chose étrange, mes Freres, que la plû-

part des hommes n'aient de l'esprit, des talens, de l'adresse, que pour ce qui regarde le corps & les choses de cette vie; qu'ils aient de l'esprit & de l'industrie pour le mal, & que tout cela disparoisse, quand il s'agit de leur ame & de leur éternité! Interrogez le laboureur sur la culture des terres, sur le produit & la valeur des biens qu'il exploite, sur la maniere de les améliorer & de les rendre fertiles: il vous répond à tout, parce qu'il a réfléchi sur tout. Interrogez l'artisan sur son métier, le procureur sur la chicane, une femme sur son ménage; vous trouverez que chacun est plus ou moins au fait de sa vacation. Demandez-leur ensuite s'ils connoissent leur ame, leur Dieu, leur religion: ils ne font plus que bégayer, ils ne savent plus ce qu'ils disent. Le plus stupide, quand il s'agit de ses intérêts ou de ses passions, vous laisse voir une prévoyance, une pénétration, une finesse qui vous étonnent: parlez-lui de son ame & de son Dieu, le voilà qui retombe dans sa brutale stupidité!

Faut-il satisfaire les penchans de la nature corrompue; vous voyez l'impudique, le vindicatif, l'ambitieux, l'avare, déployer toutes les facultés d'un ame qui pense, qui réfléchit, qui combine, mesure ses coups; qui surmonte & franchit tous les obstacles. Faut-il combattre ses passions, les bras lui tombent, & il s'abandonne au torrent. L'ingrédule

crédule déploie tout l'esprit d'un démon, pour prouver que l'homme n'a pas plus d'esprit que la taupe. Les inventions, les raffinemens du libertin en fait d'impudicités, font dresser les cheveux. Les animaux, les animaux sont en ce point au-dessus de lui, & il se sert de son esprit pour s'abaisser infiniment au-dessous d'eux. L'homme enfin, l'homme est quelquefois tel qu'on ne trouve plus chez lui aucune trace de sa raison. L'on ne retrouve son esprit que dans l'excès de ses désordres; & dans certaines occasions on le croiroit vraiment semblable aux bêtes, s'il n'étoit pas infiniment plus méchant, plus corrompu, plus brutal que les bêtes elles-mêmes. *Homo cum in honore esset, non intellexit; comparatus est jumentis, insipientibus, & similis factus est illis.* (Serm. 24. in cant.)

Rougisiez donc, s'écrie ici saint Bernard, rougisiez, ô homme, d'effacer dans votre ame l'image du Créateur, pour mettre à la place l'image & la ressemblance des animaux. Rougisiez de traîner dans la boue, cette ame descendue du ciel; & puisqu'il vous a donné un esprit capable de le connoître, ne vous en servez pas pour le méconnoître, l'oublier, vous méconnoître, vous oublier vous-même, & outrager son saint nom! Il vous a donné un cœur pour l'aimer, & vous aimez tout, excepté lui. Souvenez-vous que toutes les facultés

de votre ame, aussi-bien que tous les membres de votre corps, sont l'ouvrage de Dieu; que non-seulement il a fait tout cela, mais qu'il le conserve, que vous ne respirez & ne vivez que par lui. De sorte qu'en faisant servir votre esprit & votre corps au péché, vous faites de ses propres bienfaits les instrumens de votre malice & de votre ingratitude; le rendant autant qu'il est en vous, le complice de vos désordres; comme il s'en plaint lui-même en termes formels, par un de ses Prophètes. Vous m'avez fait servir, dit-il, à vos iniquités: *Servire me fecistis iniquitatibus vestris.*

Qu'elle est noire, ô mon Dieu, qu'elle est abominable cette ingratitude! Mon esprit, mon cœur, ma santé, ma force, mes talens, mon industrie, mes biens, tout ce que je possède, moi-même, tout ce que je suis; tout cela vient de vous; & je me sers de tout cela contre vous. De quelque côté que je me roue, en haut, en bas, à droite, à gauche, au dedans, & hors de moi-même, par-tout je trouve votre ouvrage & vos bienfaits; & dans votre ouvrage, dans vos bienfaits, je trouve par-tout les instrumens de mes désordres: de mon orgueil & de ma vanité, de mon avarice & de mes rapines; de mon ambition, de mes vengeances, de mes débauches & de mon libertinage: de mes erreurs & de mon incrédulité.

Je vous offense tous les jours, & pendant que je vous offense le soleil m'éclaire, les ténèbres de la nuit me cachent; la terre me porte & me soutient: l'air m'environne, je le respire, vous le souffrez, & tout cela se fait par votre ordre. Mon esprit voit le mal, & il s'y plaît; ma volonté l'embrasse, mon cœur s'y attache & s'y colle. Ils appellent à leurs secours les membres de mon corps, & ces yeux, ces oreilles, cette bouche, cette langue, ces pieds, ces mains, tous ces membres que vous avez formés avec tant de sagesse & tant de bonté, viennent aux ordres de mon ame & l'aident à vous outrager, fut-il jamais d'ingratitude & de noirceur pareilles?

Ah! Seigneur, si je ne suis pas encore descendu dans cet abîme d'aveuglement & de malice, où le pécheur ne fait plus que mépriser la sévérité de vos jugemens, & se moquer de vos menaces: jetez sur mon ame, qui est votre image, un regard de miséricorde; & tendez-lui cette main bienfaisante, cette main paternelle dont elle est l'ouvrage; & faites-y revivre les traits de justice, de vérité, de bonté, que vous y imprimâtes en la formant, & que j'ai presque effacés, malheureux que je suis! à force de me traîner & de me veautrer dans les ordures de ce misérable monde. Que je reconnoisse enfin la noblesse de cette

FOO III. DIMANCHE DE L'AVENT.

ame; que je respecte sa dignité; que je ne perde jamais de vue le divin & éternel original sur lequel elle a été formée. Vous, grand Dieu, vous le centre immuable d'où elle est partie, vers lequel elle doit tendre & s'élever de toutes ses forces. Puisset-elle ne quitter ce misérable corps, que pour s'envoler & se perdre heureusement dans le sein de vos infinies miséricordes. Ainsi soit-il.

